

# LA RÉSISTANCE INDIENNE AUX ÉTATS-UNIS

du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle

présenté par Élise Marienstras



**a** COLLECTION  
ARCHIVES

Extrait de la publication









Elise Marienstras enseigne l'histoire des Etats-Unis  
à l'Université Paris VII.

Elle a publié plusieurs articles sur l'histoire  
et l'historiographie américaines, ainsi que :

*En marge. Etude sur les minorités aux Etats-Unis*  
(en collaboration. Maspero, 1971), et

*Les mythes fondateurs de la nation américaine.*

*Essai sur le discours idéologique des Pères fondateurs. 1763-1800*  
(Maspero, 1976).

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard/Julliard, 1980.



## Une autre histoire

*En se faisant l'écho de la révolte des Amérindiens, la collection « Archives » sort des voies qui lui sont coutumières. Parcourant plus de quatre siècles d'histoire, cet ouvrage présente aussi bien des textes d'une actualité proche que des récits plongeant dans les temps immémoriaux du mythe. En outre, par leur variété, ces documents se rattachent à plusieurs disciplines : histoire orale, discours de grands chefs, dialogues transposés par les informateurs et les interprètes, recueillis par les historiens, les ethnologues et les fonctionnaires; récits de voyageurs, de soldats, de missionnaires, extérieurs au monde sur lequel ils portent témoignage; textes de lois et ordonnances, rapports de commissions d'enquête, traités et déclarations officielles en provenance du législateur, du juge et du politicien conquérants; documents, articles de presse, textes d'entretiens qui constituent le fonds d'une historiographie contemporaine. Aucune de ces sources ne pourrait se suffire à elle-même pour relater la résistance des Indiens à leur anéantissement par les Blancs, de même que l'histoire traditionnelle de la conquête de l'Ouest n'a jamais pu rendre compte à elle seule de l'existence simultanée des deux peuples et de leurs relations.*

*Comme chez la plupart des peuples sans écriture, l'histoire des Amérindiens lance un défi à l'historien occidental. Les chronologies habituelles, par exemple, deviennent aberrantes lorsqu'elles sont appliquées aux indigènes du « Nouveau Monde » qui sont alors relégués dans la « préhistoire » ou dans une histoire « pré-colombienne » jusqu'en 1492, comme si la découverte de Christophe Colomb avait été un événement de leur histoire, ou comme si l'arrivée des Blancs les avait*



éveillés d'un long sommeil et avait provoqué dans leurs sociétés la mutation brutale qui leur aurait désormais permis de figurer dans l'ère historique! Que dire aussi de la datation chrétienne pour des peuples dont le temps se découpe suivant les générations, les phases de la lune ou les saisons? Et du découpage adopté par l'historiographie américaine qui divise l'histoire du continent en une période coloniale et une période nationale, sans tenir compte de l'existence immémoriale des nations indiennes?

Quant aux critères suivant lesquels les historiens abordent les sociétés occidentales — événements politiques, développement économique et technologique ou mouvements sociaux et luttes de classes — aucun ne convient dans l'approche d'une société intégrée dans laquelle les individus sont perçus dans une relation indestructible au groupe, et le groupe dans une relation globale à l'univers.

Les plus récentes études se font sous la bannière de l'ethnohistoire. Cette discipline, à peine vieille d'une trentaine d'années, est née sous l'impulsion d'ethnologues américains comme William Fenton<sup>1</sup>. Les historiens s'y risquent depuis peu avec la plus grande prudence et des méthodes encore hésitantes. L'ethnohistoire cherche à allier l'étude interne des sociétés tribales dans leur mode de subsistance, leurs structures de parenté, leurs institutions et leurs formes culturelles à l'examen d'une évolution qui s'est produite à la fois sous une impulsion autonome et en réaction aux facteurs externes de perturbation. C'est dire que l'ethnohistoire puise à de multiples sources tant d'origine indigène que coloniale et qu'elle emprunte à des disciplines aussi diverses que l'ethnologie, l'archéologie, la paléontologie ou l'histoire classique.

Enfin, le peuple sujet de cette histoire ne se laisse pas appréhender sans difficulté. La principale est l'obstacle de la tradition qui, au cours des quatre siècles écoulés, a fait des Amérindiens, victimes de la première grande offensive coloniale, le jouet de l'imaginaire blanc, l'objet d'une histoire qui se déroulait sans eux, ou contre eux,

*et dans laquelle ils ne figuraient que parce qu'éclairés par le regard du conquérant. Ils ont été tour à tour perçus comme les suppôts de Satan offerts à la mission réductrice des élus puritains, comme les bons sauvages des péans mythologiques, ou encore comme l'homme au premier stade de l'humanité, l'obstacle à la marche du progrès, la victime passive destinée par le sort à disparaître de la surface de la terre au bénéfice d'un monde plus évolué et plus méritant. Les missionnaires se sont chargés de les christianiser, les politiciens philanthropes ont voulu les « civiliser », les ethnographes se sont souciés de recueillir les vestiges de leur passé, les historiens ont raconté leur extermination, leur spoliation, leur enfermement. Beaucoup ont déploré prématurément leur disparition, mais la plupart sont restés sourds à la voix des sociétés amérindiennes et aveugles à leur personnalité, à leur vitalité.*

*Pour restituer aux Amérindiens la fonction de sujets de leur propre histoire, le récit de la résistance tenace qu'ils ont menée contre l'entreprise d'extermination et de dépersonnalisation voulue par les Européens est le raccourci le plus commode, celui qui nous permet d'entendre directement leur parole, de les observer dans l'action, de les retrouver dans leur position de partenaires dans une histoire commune où Européens et Indiens ont chacun joué leur rôle. Vus sous cet angle, les Amérindiens paraissent exemplaires. Dans un rapport de forces de plus en plus inégal à mesure que se développaient les Etats-Unis, ils se sont opposés avec constance au vol de leurs terres, à la violence exterminatrice, à l'anéantissement de leurs structures sociales et de leurs cultures. Ils n'ont jamais définitivement succombé devant la puissance de leurs envahisseurs, usant, selon la circonstance, d'une extraordinaire habileté à saisir les armes les plus propices : guerre, guérilla, recours légal, usage inversé de l'acculturation, ressourcement aux fonds de spiritualité ancestrale. Dans une certaine mesure, les Amérindiens ont montré la voie aux mouvements récents de revendication minoritaire parce qu'ils n'ont jamais séparé la lutte pour la survie du*

combat pour l'identité. Les problèmes que posent de nos jours les Amérindiens dépassent leurs propres communautés : réclamant non pas une intégration égalitaire et uniformisatrice dans la société américaine, mais la reconnaissance de leur souveraineté, ils posent aux Etats-Unis un problème à la fois moral et institutionnel. Ils remettent en question les valeurs et les normes imposées par les « Fondateurs » lors de la naissance des Etats-Unis, mais aussi les structures mêmes sur lesquelles repose la nation américaine. Plus encore, homo non œconomicus<sup>2</sup>, l'Amérindien concrétise, par l'affirmation de ses propres valeurs, le doute qui saisit le monde actuel sur le bien-fondé des civilisations technologiques. Il dénonce leur vocation au profit, leur exploitation abusive des ressources naturelles, l'enfermement de l'homme blanc dans une vie consacrée au seul profit matériel.

La voix des Amérindiens qui commence à se faire entendre au monde ne surgit pas du néant. Si, faisant écho à d'autres voix, elle parvient aujourd'hui à la conscience d'un plus grand nombre, elle n'en est pas moins le prolongement d'une revendication, d'une résistance et d'une révolte qui n'ont jamais pu être totalement étouffées depuis la « découverte » européenne. La révolte indienne actuelle réunit en un faisceau toutes les révoltes du passé; elle les célèbre et les prolonge. Chacune des manifestations actuelles éveille la résonance d'un combat ancien. Nous verrons défiler l'histoire de ces luttes passées et présentes par le truchement, surtout, du regard indien, avec toutes les réserves qu'imposent les problèmes insolubles de la double traduction — des langues indiennes à l'anglais et au français — et de la transposition d'une structure formelle du langage et de la pensée dans une autre.

**Image  
et contre-image :  
la réalité indienne**



*Des Amérindiens, le monde occidental connaît surtout l'image qu'en ont transmise les mythes répandus par la littérature, l'histoire, le folklore, le cinéma, l'école et l'éducation familiale. Herman Melville raconte en 1857 :*

Alors même que les Indiens avaient cessé de pratiquer la rapine le pionnier de la forêt continuait à les voir de la même manière qu'un jury regarde un assassin ou qu'un trappeur regarde un chat sauvage — comme des créatures qu'il n'est pas prudent de prendre en pitié, avec lesquelles aucune trêve n'est possible, qu'il faut exterminer. (...) L'enfant du pionnier étant destiné à mener la même vie que son père — une vie où les principales relations humaines étaient celles qu'on entretenait avec les Indiens — mieux valait, pour son éducation, ne pas compliquer les choses et expliquer clairement au garçon ce qu'était un Indien et ce qu'on pouvait en attendre. Ainsi, le pionnier qui, dans sa jeunesse, se montrait avide de savoir (...), n'entendait de ses maîtres, les vieux chroniqueurs de la forêt, que des récits sur le mensonge, la rapine, la tricherie des Indiens, la fraude et la perfidie indiennes, l'absence de conscience morale chez les Indiens, le goût du sang, le diabolisme des Indiens. Il apprenait dans la même leçon qu'il faut aimer son frère et qu'il faut haïr l'Indien <sup>1</sup>.

**Stéréotypes :**  
**une nature mauvaise**

*La haine et le mépris des indigènes ainsi développés chez l'enfant du coureur des bois s'appuyaient sur une*

*image de l'Indien aussi ancienne que l'arrivée des premiers colons en Virginie et des « pèlerins » du Mayflower en Nouvelle-Angleterre. L'image négative et stéréotypée des Indiens suit pas à pas l'histoire de l'immigration européenne et de la colonisation du nouveau continent : elle en est inséparable. A la suite des premiers colons de Virginie et des générations successives de Puritains en Nouvelle-Angleterre, les premiers citoyens des Etats-Unis naissants affrontent, dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, un peuple dont ils se considèrent désormais comme les seuls interlocuteurs, et bientôt les seuls maîtres. Leur indépendance à peine acquise, toute contrainte britannique antérieure évanouie, les nouveaux citoyens se donnent pour tâche de coloniser le continent tout entier. La jeune nation, construite sur des principes idéologiques et institutionnels, cherche à se donner des bases territoriales qui la rendront juridiquement et culturellement incontestable. Refuser aux Indiens le droit d'occupation des terres en prétendant qu'ils ne les cultivaient pas, c'était justifier l'occupation colonisatrice. Leur dénier toute culture et même toute humanité, c'était légitimer l'appropriation juridique du territoire par la nation américaine. C'est donc en toute logique qu'une personnalité influente comme l'était Hugh Henry Brackenridge, écrivain et journaliste de renom installé depuis 1780 dans la ville « frontière » de Pittsburgh où les accrochages avec les Indiens et les expéditions punitives étaient fréquents, accompagne son récit des Atrocités indiennes d'une leçon sur la « réalité » indienne et sur la juste cause des Blancs. Il écrit à son éditeur :*

Au récit ci-inclus, je joins quelques observations concernant ces animaux, vulgairement appelés Indiens (...). Ayant eu l'occasion d'apprendre à connaître le caractère de cette race d'après les actes que je lui vois journellement commettre, je crois bon de dire quelque chose au sujet de leur droit à la propriété du sol et de l'opportunité de signer des traités avec eux (...). Dans un article de 1777, j'avais déjà démontré que leur pré-

tention à la propriété d'un immense territoire en Amérique était absurde et inadmissible (...). Sur quoi est fondée cette prétention? Sur le droit du premier occupant. Imaginons qu'un sauvage à la peau peinte en rouge, une plume passée au travers du nez, a posé le pied sur le vaste continent d'Amérique; un second sauvage, les oreilles ornées d'anneaux, le nez fendu comme un porc, a aussi posé le pied sur le même territoire. Écoutons le premier Indien faire un discours au deuxième et lui demander de quitter le continent, car il y est venu le premier, l'a occupé tout entier, et y chasse le bison et l'élan aux grands bois. Cette exigence est-elle juste, et le deuxième sauvage doit-il pour cela repartir dans son canoë à la recherche d'un continent où personne n'a encore mis le pied? (...) On peut dire que l'agriculture et la mise en valeur donnent un droit de propriété sur la terre. Quel usage ce troupeau annelé, zébré, tacheté, moucheté fait-il du sol? Le cultive-t-il? (...) Que penseriez-vous de l'idée de vous rendre au lieu où les bêtes se rassemblent pour s'abreuver et de vous adresser au grand buffle pour le prier de vous céder un peu de terre? (...) En ce qui concerne les traités de paix avec cette race, on peut y opposer plusieurs arguments: ils ont une forme humaine, et peut-être appartiennent-ils à l'espèce humaine, mais, dans leur état présent, ils se rapprochent plutôt du diable (...). Les tortures qu'ils pratiquent sur le corps de leurs prisonniers justifient qu'on les extermine <sup>2</sup>.

*Bestial ou démoniaque, dépourvu de toute civilisation ou plongé dans une culture archaïque, l'Indien figure, dans la mythologie, le folklore et la littérature américaine, l'obstacle que la nature ou Satan a placé sous les pas du pionnier pour éprouver sa valeur, la mauvaise herbe qu'il faut arracher pour faire fructifier le sol; il est, au mieux, le propriétaire abusif d'un territoire dont les Etats-Unis doivent se rendre maîtres. Avec leur cruauté, leurs cris de guerre inarticulés, la perfidie de leurs techniques de combat, leur cannibalisme latent, les sévices que — dans tous les récits — ils font subir aux*



*femmes et aux enfants blancs, les Indiens de l'imaginaire blanc sont la forme visible des instincts les plus bas, les plus haïssables de l'humanité, ceux que la chrétienté et la civilisation occidentale combattent sans cesse. L'Indien du récit américain cristallise aussi bien la violence externe des forces naturelles que l'obscur et l'incontrôlable que l'Occidental renferme en lui-même. Miroir magique de l'homme blanc, l'Indien lui renvoie une image de lui-même qu'il veut nier, qu'il doit détruire, et qu'il renforce au contraire pour lui opposer sa propre vision de lui-même. Décrire la sauvagerie indienne, c'était objectiver, et par là même faire autre sa propre sauvagerie; c'était se différencier de cette sauvagerie par l'affirmation de son contraire, la civilisation; c'était purger son univers de toute trace de ce qui pouvait rapprocher le Blanc de l'Indien. Le stéréotype de l'Indien a ainsi toujours opéré par dichotomie, opposant une culture à une autre, ou plutôt la culture euro-américaine à l'absence de culture, à la sauvagerie.*

### **Le noble sauvage**

*Le stéréotype n'est pourtant pas toujours négatif. Il arrive même souvent que, simultanément, deux images se juxtaposent, toutes deux excessives, toutes deux dichotomiques. Car l'Indien figure aussi dans le rêve millénariste des Américains. Il est alors la créature d'avant la chute, l'être d'innocence parfaite accordé à une nature paradisiaque. Soucieux de donner une valeur morale à la nouvelle nation, les poètes du XVIII<sup>e</sup> siècle chantent la fécondité, l'harmonie, la vitalité du continent encore intouché :*

Quelles charmantes scènes attirent le regard  
Le long du cours tumultueux du sauvage Ohio!  
Là règne la Nature, dont l'ouvrage l'emporte  
Sur les plus hardis dessins que l'art puisse tracer <sup>3</sup>.

*Dans ces champs élyséens, s'ébattaient gaiement de jeunes hamadryades, cependant que le noble sauvage*

*jouit en toute quiétude des bienfaits que Dieu a placés sous ses pas : Les plantes comestibles surgissent spontanément sous ses pieds. Le sauvage mange en abondance les viandes qui lui plaisent; il boit ce qu'il préfère, et reçoit toutes choses telles qu'elles sont accommodées par la nature <sup>4</sup>. Dans cet environnement sublime et bienfaisant, l'homme « naturel » dévoile son être candide :*

O simplicité et vérité divines, amitié sans déguisements ni tromperie, hospitalité désintéressée, pureté naturelle intouchée par les raffinements de l'artifice <sup>5</sup>!

*Le bon sauvage cher à Rousseau outre-Atlantique est, pour l'Américain des Lumières, le garant de la pureté du nouveau continent face à la corruption des vieilles nations. Ses vertus se transmettent aux transfuges d'Europe dans le rêve eschatologique qui fond dans une harmonieuse unité la nature et les hommes. La peinture naïve du XVIII<sup>e</sup> siècle permet de visualiser le fantasme : le tableau d'Edward Hicks, par exemple, « The peaceable kingdom », qui commémore les traités signés par William Penn avec les Delawares (presque les seuls qui aient été signés honnêtement et rigoureusement observés), réunit, dans un fond de nature luxuriante, les signataires — Penn et ses amis dans une noble attitude et le groupe d'indigènes tout aussi nobles. Au premier plan, traitées avec une grande précision, les bêtes de la prophétie d'Isaïe — le loup et l'agneau, le léopard et le chevreau, la brebis et le lion — entourent deux jeunes enfants. Les animaux, la nature, les Européens, les indigènes américains sont transfigurés tous ensemble dans un univers d'harmonie céleste <sup>6</sup>.*

*Qu'il figure le démon ou la créature mythologique, l'Indien n'est le plus souvent, dans la littérature et la peinture du XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'un symbole ou une métaphore. Il est la conscience du Blanc ou sa terreur, il est l'incarnation de ses rêves les plus fantasmatiques. Lorsque, au XIX<sup>e</sup> siècle, la conquête de l'Ouest s'accélère, et que les luttes se font plus âpres et plus destructrices, l'image de l'Indien, pourtant plus proche, reste*

*tout aussi fantaisiste. Ni dieu ni diable désormais, l'Indien revêt l'identité du noble guerrier. Le génocide, intenté sciemment à partir du milieu du siècle, prend le nom de « guerres indiennes ». La supériorité technologique des troupes américaines est oblitérée au profit de la description de l'affrontement entre combattants valeureux; le soldat américain, quoique bientôt armé du fusil à répétition et même de la mitrailleuse (comme à Wounded Knee en 1890), ne doit sa victoire qu'à la vaillance qu'il oppose au noble chef indien entouré de ses guerriers féroces. Lorsque le grand chef se rend aux Blancs, c'est dans un sublime renoncement à sa sauvagerie, à l'issue d'une défaite auréolée de dignité tragique. Ainsi, malgré le sort misérable qui lui fut ensuite réservé, Chief Joseph, le dirigeant des Nez Percés, reste, dans la saga de l'Ouest, l'exemple admirable du « guerrier stoïque dans la défaite ». Son habileté à contourner l'armée envoyée contre lui en 1877, l'enfermement de sa tribu à Fort Leavenworth au Kansas, après sa capture, sont rarement relatés. Par contre, le discours qu'il prononça lors de sa reddition est toujours proposé à l'admiration du peuple américain :*

Dites au Général Howard que je connais son cœur. Ce qu'il m'a dit autrefois, je le garde en mon cœur. Je suis las de combattre. Nos chefs sont morts. Looking Glass est mort. Toohoolzote est mort. Les vieux sont morts (...). Ecoutez-moi, mes chefs! Je suis fatigué; mon cœur est triste et malade. A partir de ce point où se tient le soleil, je cesse de combattre à jamais <sup>1</sup>.

*La légende du noble guerrier indien est trop flatteuse pour son adversaire américain pour être abandonnée lorsque cessent les combats. Elle perdure dans les films de Hollywood, qu'ils relatent les luttes glorieuses qui ponctuent la conquête de l'Ouest ou les combats déchirants de la guerre de Sécession dans laquelle l'Indien est représenté sous sa double image — valeureux pour les tribus alliées au protagoniste sympathique, traître et féroce lorsqu'il s'agit des tribus alliées au côté adverse.*

*Mais l'Indien se trouve également présent dans l'histoire internationale. Dans les films sur la Deuxième Guerre mondiale, il se trouve toujours, remarque Vine Deloria, le porte-parole sioux Oglala, un Navajo, un Comanche, un Cherokee ou un Sioux qui, sortant de nulle part au moment le plus dramatique, s'empare du téléphone et communique, en quelques phrases brèves et mystérieuses, une foule d'informations aux hommes de sa tribu (qui se trouvent, comme par hasard à la droite du général), de sorte que le peloton en difficulté est sauvé par les unités combattantes qui, à des milliers de kilomètres de là, saisissent immédiatement le danger de la situation. (...) Les Indiens étaient l'arme secrète des Américains contre les forces du mal. Le scénario leur attribuait un charabia primitif; c'était l'étrangeté des Indiens qui les rendait visibles, et non pas leur humanité <sup>8</sup>.*

### **La nouvelle imagerie**

*Alors qu'un effort certain a été fait depuis une dizaine d'années pour évacuer les stéréotypes plaqués sur les autres minorités, l'Indien reste toujours étrange parce que toujours décrit en termes de sauvagerie. A côté des onomatopées, des hurlements bestiaux et de la naïveté que lui attribuent les films destinés au grand public, les livres scolaires renforcent l'image du primitif, en usant d'une sémantique insidieuse. Dans tel ouvrage sur les Indiens de Californie, The California Indian Days, réservé aux enfants des écoles, la description des Indiens, outre qu'elle ne tient pas grand compte des informations offertes par les ouvrages d'ethnologie comme ceux d'Alfred Kroeber <sup>9</sup> et fourmille d'erreurs factuelles, use systématiquement d'un langage dévalorisant pour décrire les indigènes. Leur mode de vie est dit, avec la plus grande gentillesse, simple; leurs habitations qualifiées de la même « simplicité », sont des huttes; leur poterie est dite assez bien faite (pour des gens aussi simples!), leur culture est toujours nommée coutumes ou mœurs; leurs danses sacrées sont décrites comme sauvages; pour évo-*



Les Indiens existent ailleurs que dans nos mémoires.  
L'Amérique découvre aujourd'hui leur identité,  
leur obstination à survivre depuis quatre siècles,  
malgré la guerre et la maladie, les déplacements et la réserve.  
Ni bons sauvages, ni diables rouges, ni nobles guerriers,  
ils revendiquent leur histoire pour "continuer à continuer".  
Cette histoire commence à s'écrire aujourd'hui.  
Élise Marienstras présente ici les pièces fondamentales  
d'un dossier qui se reconstitue sous nos yeux :  
l'héritage retrouvé, les croyances et les actes d'un monde  
que nous avons failli perdre et qui s'entête à survivre.

---



*Collection d'inédits  
au format de poche.*

Extrait de la publication

